

Les Amis des Musées de Châteauroux



Bulletin n° 20 - 2017



Conseil d'administration

Bureau :

Président

D^r Christian Moreau

Vice- président

M. Jean-Claude André

Secrétaire générale

M^{me} Nicole Kervinio

Secrétaire générale adjointe

M^{me} Colette Ricci

Trésorier

M. Bernard Sainson

Trésorière adjointe

M^{me} Nicole Baillon

Chargé de mission

M. Gérard Moyaux

Déléguée au bulletin

M^{me} Anne Moyaux

Membre de droit :

M^{me} Michèle Naturel

(Directrice des musées de Châteauroux)

Autres membres :

M^{me} Marie-Claude André

M. Chayrigues de Olmetta

M. Jean-Louis Cirès

M^{me} Jocelyne Fourré

M. Paul Kervinio

M. Jean-Michel Lavaud

M. Jean-Pierre Lecubin

M. Jean-Pierre Naturel

M. Jacques Ricci

M^{me} Michèle Ridard

M. Jean-Marc Sala

M. Jean-Pierre Surrault

M^{me} Brigitte Tisserand

Membres d'honneur :

M. Michel Berthelot (membre fondateur)

M. Jean-François Piaulet (membre donateur)

Musée hôtel Bertrand

2 rue Descente des Cordeliers, 36000 Châteauroux

Site internet : <https://amismuseechateauroux.wordpress.com>

*En couverture, une œuvre du musée : L'Adoration des Mages de **Viviano Codazzi** (1604-1670)*

Chers amis

Vous trouverez dans cette nouvelle édition de notre bulletin, un retour sur nos activités de l'année écoulée (2017). Nous espérons qu'elle ravivera, pour beaucoup d'entre vous, des souvenirs riches de connaissances, de partages, à l'occasion de nos voyages, sorties et conférences. Je tiens à remercier ici les dévoués rédacteurs qui œuvrent à la réalisation de ce bulletin. Vous serez aussi mieux informés de notre politique d'acquisition, à travers la présentation des deux œuvres acquises cette année, grâce notamment à l'aimable participation financière de nos fidèles sponsors que sont *Groupama* et le *Conseil Départemental de l'Indre*. Ces œuvres seront officiellement remises au Musée à l'occasion de notre assemblée générale du 13 janvier 2018.

Les techniques de communication évoluant, je vous rappelle par ailleurs que vous pouvez retrouver aussi l'ensemble de nos activités (passées et en programmation), ainsi que celles des associations partenaires amies (en particulier l'*Académie du Centre*, le *Souvenir Napoléonien* et *Les amis du vieux Châteauroux*, qui pour l'instant ne possèdent pas de site dédié), sur notre **site internet des Amis des Musées de Châteauroux**, avec parfois des documents complémentaires utiles, comme par exemple certaines des présentations de nos conférences, que vous pouvez ainsi télécharger. J'insiste aussi sur l'utilité de procéder, via ce site, à votre inscription pour recevoir en outre les emails automatiques vous informant de toute programmation nouvelle ; cette démarche (parfaitement sécurisée) vous assurera d'une rapide communication avec nous. Je vous rappelle l'adresse de notre site :

<https://amismuseechateauroux.wordpress.com/>

Enfin, je crois utile d'attirer votre attention sur le fait que, si aucun renouvellement de notre Conseil d'Administration n'a lieu cette année, il en sera différemment l'année prochaine... J'invite donc, d'ores et déjà, ceux d'entre vous qui seraient prêts à s'impliquer plus activement dans la vie de notre association à nous exprimer leurs intentions, en vue du renouvellement de notre Conseil qui aura lieu en janvier 2019. Comme pour toute association, la vitalité justifie le renouvellement régulier de l'encadrement ! La présidence n'échappant pas à cette saine exigence...

Bonne lecture et amitiés.

Docteur Christian Moreau, Président.



Du 9 au 14 septembre 2017

Colette RICCI

D'après la légende, Rome fut fondée au VIII^{ème} siècle avant notre ère par Romulus sur l'éminence du Palatin, protégée par des marécages et six collines environnantes. Devenue une puissante cité à la tête d'un vaste empire dès le I^{er} siècle avant JC, Rome se para de magnifiques monuments et œuvres d'art dont il subsiste de très nombreux vestiges. Avec Constantin I^{er} au début du IV^{ème} siècle, le christianisme fut proclamé religion d'Etat, faisant de Rome, grâce à la présence de la sépulture de l'apôtre Pierre, la capitale de la Chrétienté. A la fin de l'Antiquité, l'éloignement des empereurs et les désordres engendrés par l'invasion des Ostrogoths renforcèrent le pouvoir temporel des successeurs de Pierre. A partir de la Renaissance, les papes devinrent des princes mécènes, entourés d'artistes prestigieux et d'œuvres d'art fastueuses. Ainsi empereurs et papes firent de Rome l'une des plus belles villes du monde occidental où le regard ne peut se poser sans susciter de l'émerveillement.



Notre découverte de Rome débuta par les monuments antiques, visite quelque peu perturbée par un violent orage survenu après quatre mois de sécheresse absolue. Ne pouvant entrer aux forums inondés, nos trois guides, Francesca, Liliana et Paola, nous mirent à l'abri dans le Colisée voisin, monument phare de la capitale. Cet ancien amphithéâtre du I^{er} siècle de notre ère est impressionnant par sa taille et son complexe de couloirs et de salles situés sous l'arène en bois recouverte de sable : vestiaires pour les gladiateurs, cages pour les fauves et les chrétiens condamnés à mort qui leur étaient offerts en pâture. Les cinquante mille spectateurs venus applaudir ces jeux sanglants y accédaient par des portes numérotées réparties sur le pourtour, circulaient à l'intérieur par de larges galeries et escaliers pour rejoindre les gradins selon leur statut social. Par crainte d'un nouvel épisode orageux, nous avons poursuivi avec les catacombes de Domitille près de la voie Ostiense, à l'origine

cimetière de la famille des Flaviens dont l'époux de la nièce de Domitien s'était converti au christianisme. La visite commença par l'église semi-enterrée Saints-Nérée et Achillée de la fin du IV^{ème} siècle. En-dessous, un labyrinthe de galeries superposées sombres et étroites taillées dans le tuf, où se sont côtoyées au début sépultures païennes et chrétiennes, ces dernières décorées de fresques. Dans une niche funéraire ont été rassemblées nombre de petites lampes à huile en céramique trouvées sur place, utilisées lors des funérailles et des agapes célébrant la mémoire des défunts, rite emprunté au paganisme.

Nous découvrîmes les forums avec la montée au Capitole par la voie Monte Tarpeo surplombée par la roche Tarpéienne d'où étaient précipités les traîtres à la patrie. A nos pieds s'étendaient jusqu'au Colisée les vestiges du forum républicain. Vision émouvante de ce que fut durant des siècles le centre de la vie sociale, religieuse et politique de la cité antique. Au sommet du Capitole s'offrit à nous une vue plongeante sur trois des quatre forums impériaux, César, Auguste et Trajan, coupée par une avenue construite sous Mussolini. Dominée par le palais Sénatorial Renaissance occupé par l'hôtel de ville, la vaste place du Capitole, réaménagée par Michel-Ange, s'ouvre par un large escalier sur la ville moderne : la Cordonata. Dans deux bâtiments latéraux identiques délimitant la place sont conservés de nombreux chefs-d'œuvre antiques, parmi lesquels la célèbre « Louve » allaitant Remus et Romulus dont une réplique veille toujours sur les forums.



Suivit ensuite la visite de plusieurs autres sites et édifices romains : le forum Boarium ou marché aux bestiaux établi près du port sur le Tibre au VII^{ème} siècle avant notre ère ; le cirque Massimo, ancien hippodrome du I^{er} siècle avant JC, offrant une superbe vue sur les vestiges des palais impériaux du Palatin ; le Panthéon dédié à tous les dieux de l'Empire,

reconstruit au II^{ème} siècle et parvenu quasiment intact jusqu'à nous grâce à sa reconversion en église au VII^{ème} siècle. C'est de sa gigantesque coupole en béton constituée de tuf qu'il tire sa renommée.

Les premiers siècles de notre ère virent la propagation rapide du christianisme et la construction de trois basiliques sous Constantin au début du IV^{ème} siècle : Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre et Saint-Paul-hors-les-Murs. La



plus ancienne est Saint-Jean-du-Latran contiguë au premier palais pontifical, siège à la fois de la papauté et de l'évêché de Rome jusqu'au départ de Clément V pour Avignon en 1309. C'est dans ce palais que fut réglée en 1929 la question de la souveraineté du Vatican entre Mussolini et le légat de Pie XI, accords reconnaissant, entre autre, au Saint-Siège l'indépendance de la cité vaticane et la propriété en extra-territorialité de Saint-Jean, Saint-Paul et Sainte-Marie-Majeure édifiée au V^{ème} siècle.

Le gigantisme de ces basiliques est au premier abord le fait le plus frappant. Les deux premières, tout en ayant connu de nombreux remaniements jusqu'à l'époque baroque, ont conservé leur structure paléochrétienne. Toutes attirent en grand nombre les pèlerins par la détention de précieuses reliques. Saint-Pierre est bâtie sur le lieu de la crucifixion et l'ensevelissement du chef de l'Eglise chrétienne ; Saint-Jean-de-Latran conserve les crânes de Pierre et de Paul dans deux urnes placées au sommet du ciborium de l'autel papal ; sous l'autel principal de Saint-Paul-hors-les-Murs se trouve la sépulture de Paul décapité sous Néron et sous celui de Sainte-Marie-



Majeure, des fragments du berceau du Christ ramenés de Terre Sainte. Dans chacune d'elles nous avons admiré de fastueux plafonds à caissons rutilant d'or, couleur symbolique de la lumière divine répandue sur les fidèles, des ciboriums richement décorés, de magnifiques mosaïques murales médiévales, des fresques de la Renaissance et de beaux pavements de

marqueterie en marbre polychrome. Mais celle qui les éclipse toutes est la basilique Saint-Pierre bâtie de 1506 à 1626 sur l'édifice primitif érigé sous Constantin.

Pas de voyage à Rome sans passer par le Vatican et ses fabuleux trésors amassés dans les palais pontificaux. Erigées par Bramante, Michel-Ange, Raphaël et Le Bernin, la basilique et la place Saint-Pierre ont des proportions démesurées. De part et d'autre de la basilique surmontée par l'énorme coupole de Michel-Ange, l'immense place se déploie entre une impressionnante colonnade en arc de cercle, œuvre du Bernin.



Derrière la majestueuse façade à l'antique, agrémentée d'une loggia centrale d'où le pape bénit parfois la foule, s'ouvre un porche décoré d'une mosaïque de Giotto du XIV^{ème} siècle provenant de la basilique primitive. A l'intérieur, c'est une profusion de marbres polychromes, de statues colossales, dorures, de monuments funéraires gigantesques, de fresques, sculptures... une magnificence dépassant tout ce que nous avons admiré précédemment. Sous le dôme, l'extraordinaire baldachin en bronze qui protège à la fois l'autel central et le tombeau de Saint Pierre, attire d'autant plus le regard, qu'entre ses colonnes torsées brille un vitrail ovale jaune orangé, serti de sculptures d'anges en stuc doré, comme emportés dans un tourbillon d'où des rayons dorés jaillissent au sommet. C'est au Bernin qu'on doit ces deux chefs-d'œuvre. Autre joyau, « la Pieta » sculpture par laquelle le jeune Michel-Ange révéla son génie.

Grands mécènes, les papes de la Renaissance et de la Contre-réforme, fascinés par l'Antiquité, ont fait revivre cette passion au travers de commandes d'édifices religieux et de la constitution de collections d'œuvres inestimables, faisant du Vatican un des plus beaux musées au monde. Parmi ces commandes, la chapelle Sixtine est une merveille de la Renaissance décorée par Michel-Ange : sur la voûte, les célèbres épisodes de la Genèse et sur le mur derrière l'autel, la fresque du « Jugement dernier ». Installé dans un long bâti-

ment en bordure du cadre verdoyant des jardins, le musée Pio-Clementino présente des œuvres d'art parmi les plus célèbres au monde, comme le groupe de Laocoon du I^{er} siècle, l'Apollon du Belvédère du II^{ème} siècle, deux reproductions romaines d'œuvres grecques, le « torse d'Hercule » du I^{er} siècle avant JC qui servit à Michel-Ange de modèle pour la réalisation de ses nus, ou la splendide mosaïque du III^{ème} siècle provenant des thermes d'Otricoli en Ombrie sur laquelle repose la baignoire de Néron.

S'il ne fait pas partie des sept collines historiques de Rome, le Pincio n'en fut pas moins un des lieux de villégiature prisée par l'aristocratie romaine. C'est dans un décor bucolique de pins parasols, cyprès, palmiers et chênes verts que se situent les célèbres villas Médicis et Borghèse. Construite mi-XVI^{ème} sur l'emplacement des jardins du général Lucullus de la fin de la République, la villa Médicis fut acquise par le cardinal Ferdinand de Médicis pour accueillir sa collection d'œuvres d'art. Depuis 1803, suite à l'achat de la propriété par Napoléon I^{er}, elle est le siège de l'Académie de France à Rome. Alors que la façade côté ville est plutôt austère, celle côté jardin est joliment décorée de bas-reliefs antiques. Devant le portique à colonnes donnant accès aux parterres, se trouve la fontaine du dieu Mercure en bronze de Jean de Bologne, encadrée par les répliques en marbre des deux Lions des Médicis, les originaux furent emportés à Florence lorsque le cardinal devint grand-duc de Toscane. De nombreuses sculptures ornent les jardins, dont la copie du groupe des Niobides, œuvre de Balthus dans les années 1960, tandis qu'un «studiolo» au fond du parc est décoré de délicates fresques commanditées par Ferdinand de Médicis.



En 1612 le cardinal Scipion Borghèse, neveu du pape Paul V, acheta un terrain rural pour y construire un petit palais, inspiré de la villa Médicis, pour y rassembler ses collections de peintures et sculptures.

C'est un superbe musée, enrichi par les descendants du cardinal qui décorèrent les salles

du palais de grotesques et trompe-l'œil, servant d'écrin à cette exceptionnelle collection où figurent des œuvres des plus grands génies de la peinture et de la statuaire des XVI-XVII^{ème} siècles : Le Bernin, Michel-Ange, Raphaël, Canova, Le Corrège, Botticelli, Le Titien, Rubens, Véronèse, Le Caravage...

Avec l'Antiquité, le baroque est omniprésent à Rome. Beaucoup d'édifices civils et religieux, places et fontaines sont de style baroque, telles les églises du Gesù et Saint-Ignace à la décoration exubérante avec leurs fresques en trompe-l'œil et leurs statues aux postures théâtralisées, ou l'église Saint-Louis-des-Français qui dans un décor de marbres, dorures et stucs détient trois magnifiques toiles du Caravage illustrant la conversion de Saint Mathieu.



Parmi les places célèbres, celle de Venise dominée par l'imposant monument en marbre blanc à Victor-Emmanuel II, la place Navone



avec au centre la fontaine des Quatre-Fleuves du Bernin faisant face à l'église Sainte-Agnès de Borromini, et la place d'Espagne pourvue de l'étonnante fontaine de la Barcaccia du Bernin père, placée au pied du grand escalier rejoignant l'église française Renaissance de la Trinité-des-Monts perchée sur le Pincio. De toutes les fontaines de Rome, celle de Trevi adossée à un palais est la plus monumentale et surtout la plus romantique depuis le tournage du film « la Dolce vita » par Fellini en 1960.

Séjour à Bordeaux : 13 et 14 mai 2017
Josiane Dormant

« Il suffit de passer le pont, c'est tout de suite l'aventure... » chantait le poète. C'est ainsi qu'en ce samedi 13 mai nous franchissons la Garonne en empruntant le pont Saint-Jean. D'emblée nous sommes éblouis par la beauté du spectacle qui s'offre à nous : en face, la ville et l'alignement parfait des élégantes façades du 18^{ème}. A droite, le majestueux pont de Pierre, l'un des monuments emblématiques de Bordeaux. Egalement nommé « pont Napoléon », il fut construit sur ordre de l'Empereur et achevé en 1822. Construit en pierre blonde et brique rouge, la légende voudrait qu'il compte dix-sept arches pour correspondre au nombre de lettres nécessaires pour écrire Napoléon Bonaparte. En réalité, ce nombre répond à des contraintes techniques en vue d'assurer la stabilité de l'ouvrage soumis aux forts courants de la Garonne. Il fut le premier pont permettant de franchir le fleuve et de relier le centre-ville au quartier de la Bastide sur la rive droite.

Nous nous trouvons maintenant en bordure de Garonne, dans le célèbre quartier des Chartrons, berceau historique des négociants bordelais, qui doit son nom à la présence d'un couvent de Chartreux. Son essor lié à l'activité du port commença au 17^{ème} avec l'installation de négociants anglais, flamands et irlandais. Peu à peu de vastes entrepôts de stockage et de vieillissement du vin furent construits le long du fleuve. Le port de la Lune, ainsi désigné par référence au méandre en forme de croissant que décrit la Garonne en traversant la ville, connut son apogée au 18^{ème}. Enrichie par le négoce du vin, « l'aristocratie du bouchon » fit édifier de somptueuses demeures. Dans les années d'après-guerre, le quartier fut progressivement déserté par les négociants, entrepôts et quais laissés à l'abandon. A l'aube des années 2000, un vaste programme de réhabilitation fut décidé, permettant de sauver les riches façades chargées d'histoire et de se réapproprier les quais. De mal famé, le quartier devint un endroit vivant et branché et les quais un agréable lieu de flânerie. Notre guide nous montre ensuite, à deux pas, la place de la Bourse, une très belle place représentative de

l'art architectural classique du 18^{ème} qui abritait à l'origine le palais de la Bourse.

Sur les élégants bâtiments qui l'entourent,



frontons, mascarons et autres sculptures attirent le regard. Inaugurée en 1749, elle est le symbole de la prospérité de la ville. C'est la première brèche dans les remparts du Moyen-âge, la place se voulant une ouverture sur le fleuve. Appelée à l'origine place Royale, une statue équestre de Louis XV y fut érigée.

Depuis 1869 la fontaine des Trois Grâces en occupe le centre. Sur le quai en face, le Miroir d'Eau, le plus grand au monde, attire depuis 2006 Bordelais et touristes. Imaginée par l'urbaniste-paysagiste chargé du réaménagement des quais, cette pièce d'eau, alternant des effets extraordinaires de miroir et de brouillard, est devenue l'élément central des quais.

Direction suivante, la place des Quinconces, vaste esplanade de douze hectares aménagée au 19^{ème} sur l'emplacement du Château Trompette. Cette place vierge de toute construction tire son nom des arbres plantés en quinconce qui la bordent. Située en plein centre-ville c'est un lieu très fréquenté où se déroulent de nombreuses manifestations. Ici se dresse l'imposant « monument aux Girondins », hommage aux députés girondins décapités en 1792, victimes de la Terreur. Le monument se compose d'un large socle encadré de deux fontaines ornées de chevaux et de groupes en bronze, surmonté d'une colonne de cinquante mètres de haut où culmine la statue de l'Ange de la liberté brisant ses chaînes. Dans les bassins, des chevaux marins cabrés tirent les chars du Triomphe de la Liberté et du Triomphe de la Concorde. A remarquer également trois sculptures féminines représentant

Bordeaux, la Garonne et la Dordogne. A l'opposé du monument, se trouvent deux colonnes appelées rostrales car ornées de proues de navires. Au sommet de chacune, une statue symbolisant l'une le commerce, l'autre la navigation. La place accueille aussi les imposantes statues en marbre de deux illustres Bordelais : Montaigne qui fut maire de la ville et Montesquieu qui siégea au Parlement. Il ne manque que celle de Mauriac pour que les fameux « trois M », figures emblématiques de Bordeaux, soient réunis.



L'après-midi fut consacrée à la visite de la Cité du Vin. Le vin, encore le vin... mais ici dans sa dimension culturelle et son universalité. La Cité des civilisations du vin, ouverte en 2016, a pour mission de rendre ce patrimoine vivant et universel, accessible à tous et d'offrir une expérience personnelle inédite. Sur les quatorze mille mètres carrés se déploient de multiples parcours sensoriels, des systèmes numériques interactifs, ainsi que des scénographies innovantes. Le bâtiment à l'architecture résolument moderne et audacieuse, construit sur les bords de la Garonne, est une immense structure de verre et de bois.

A l'entrée, le visiteur se voit remettre un « compagnon de voyage », guide digital. Il permet de déclencher les contenus interactifs dans les différents espaces, dans un univers où le bois est omniprésent, comme au cœur d'un tonneau. La visite se termine au dernier étage par la dégustation d'un verre de vin : un bon Graves ou un vin du bout du monde ! A trente-cinq mètres de hauteur, le bel-



védère offre une vue époustouflante sur le fleuve et ses ponts.

Mais le bateau nous attend déjà, tout près de là, pour une croisière commentée sur la Garonne. Notre guide en profite pour rappeler les étapes marquantes de l'histoire de la ville, depuis la cité de Burdigala à l'époque romaine dont l'économie était florissante dès le 1^{er} siècle. Puis les invasions répétées du 3^{ème} siècle obligèrent les Bordelais à construire des fortifications suivant le méandre du fleuve. Aliénor d'Aquitaine qui, en se remariant en 1152 avec Henri Plantagenêt, futur roi d'Angleterre, apporta en dot de nombreux domaines, dont Bordeaux, inaugurant ainsi trois siècles de période anglaise en Aquitaine. La guerre de Cent Ans, opposant Français et Anglais, favorisa l'exportation massive du fameux « Claret » vers l'Angleterre en particulier. Enfin le 18^{ème} où Bordeaux vivra son « âge d'or » grâce au commerce du vin mais aussi avec le commerce triangulaire en direction de l'Afrique et des Antilles. Bordeaux fut un très grand port négrier... Depuis toujours, la vie de Bordeaux s'est organisée de part et d'autre de son fleuve et notre guide nous nomme au fil de l'eau les différents ponts dont le plus spectaculaire est le plus récent :



le Pont Jacques Chaban-Delmas inauguré en 2013, aussi appelé « Pont Ba-Ba » car il permet de relier les quartiers de Bacalan et Bastide. Ouvrage d'art résolument moderne avec ses quatre tours élancées hautes de soixante-dix-sept mètres, il laisse passer les bateaux de croisière grâce à son tablier levant. Il s'intègre parfaitement dans le paysage. Nous apprenons aussi qu'il y a une base sous-marine dans le port de Bordeaux construite par les Allemands entre 1941 et 1943. Après avoir accueilli des sous-marins allemands et italiens, c'est aujourd'hui un espace culturel.

Dimanche matin, nous avons rendez-vous pour un parcours pédestre qui nous mène tout d'abord place de la Comédie, au cœur des beaux quartiers de Bordeaux. Le Grand Théâtre, de taille monumentale, domine la place. Construit par l'architecte Victor Louis au 18^{ème}, il compte parmi les plus beaux de France avec son péristyle à l'antique surmonté d'une balustrade ornée des neuf Muses et des trois Grâces. Face au théâtre, la façade néo-classique de l'hôtel de luxe le « Grand Hôtel de Bordeaux », également construit par Victor Louis, apporte tout son cachet à l'ensemble. Ici le visiteur a bien conscience que Bordeaux n'est pas seulement la ville du vin et du négoce, mais aussi une ville d'art et de culture.



Etape suivante, la cathédrale Saint-André située sur la place Pey-Berland. Reconstituée en style néo-gothique au 16^{ème} siècle, elle constitue un ensemble aussi puissant qu'élégant avec ses deux tours hautes de quatre-vingts mètres. On remarque que l'édifice est soutenu par une ceinture de puissants contreforts et arcs-boutants, ajoutés plus tard lorsque la nef menaçait de s'effondrer. Autre particularité, la cathédrale est flanquée d'une tour imposante, la tour Pey-Berland construite sur ordre de l'archevêque du même nom. C'est le clocher de l'édifice, complètement isolé de la cathédrale elle-même. Nous faisons pour terminer une pause devant le Portail Royal où est représenté le Jugement dernier.

Quelques pas et nous voilà arrivés au musée des Beaux-arts situé dans les jardins de l'Hôtel de ville, le palais Rohan. Fondé en 1801, ce musée est principalement constitué d'une collection de peintures allant du 15^{ème} au 19^{ème} mais il possède aussi des collections de sculptures et arts graphiques. Notre guide attire notre attention sur une grande toile de 1804-1806 du peintre bordelais Pierre Lacour, intitulée « Vue d'une partie du port et des quais de Bordeaux ». Ce tableau nous permet facilement d'imaginer la vie intense qui régnait jadis

aux abords du port de la Lune où se côtoyaient charretiers, bateliers, promeneurs, chevaux...



On distingue à gauche la masse imposante de l'Hôtel Fenwick, du nom du consul des Etats Unis pour lequel il fut bâti à la fin du 18^{ème}. Nous nous attardons devant un autre tableau « L'Allégorie de la Grèce sur les ruines de Missolonghi » de 1826, célèbre œuvre de Delacroix dont le père fut préfet de Bordeaux. Cette toile, représentant une fière Grecque en costume traditionnel foulant des ruines, est une évocation des souffrances du peuple grec opprimé par les Turcs. Cette œuvre est à l'origine de l'inspiration de Delacroix pour le personnage allégorique de la « Liberté guidant le peuple » de 1831 auquel le visiteur pense irrésistiblement face au tableau. A noter également dans le musée une collection de bronzes d'Antoine-Louis Barye, peintre et sculpteur français renommé pour ses œuvres animalières.

La visite du musée des Arts décoratifs et du Design clôtura notre programme. Situé à deux pas de l'Hôtel de ville, il est installé dans l'élégant Hôtel particulier Lalande, du nom de son propriétaire.

Organisé autour d'une cour pavée, ce musée, avec ses belles salles et ses riches collections, évoque une somptueuse demeure aristocratique emblématique du siècle des Lumières. Son superbe escalier, ses salons lambrissés et parquetés, ses cheminées de marbre, les ves-



tiges de son décor d'origine et son mobilier bordelais nous donnent à voir ce qu'était la vie d'une riche famille noble de cette époque.



Retiendront notre attention, le salon Jonquille avec son lustre vénitien et la salle à manger avec ses nombreuses pièces exposées de vaisselle, argenterie, faïences et porcelaines de Bordeaux qui renvoient parfois à l'histoire même de la ville. Ainsi la remarquable collec-

tion de sucriers en porcelaine nous rappelle le commerce triangulaire, étape majeure dans l'histoire du sucre : matière première prisée, il devait figurer en bonne place sur les tables de riches Bordelais.

Il est temps à présent de quitter Bordeaux. Comme tant d'autres, nous sommes tombés sous le charme de cette très belle ville qui a le vent en poupe. Rien d'étonnant à cela avec les importants travaux réalisés ces vingt dernières années, qui ont permis à Bordeaux de retrouver son lustre d'antan. Celle-ci s'est réapproprié son fleuve grâce à l'aménagement des quais. Classée au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2007, la « Belle endormie » est désormais bien réveillée.

La capitale de la grande région « Nouvelle Aquitaine » ambitionne le million d'habitants d'ici vingt ans ! Il y a tant de choses à voir ici qu'un week-end ne suffit pas : il nous faudra revenir...



Belles découvertes le 08 juin 2017**Chantal Gerbaud**

Lorsque j'étais enfant, à Paris, mon père, qui était bon conteur, nous faisait des récits presque épiques de ses vacances dans le Berry, récit qu'il émaillait de mots de patois ; il savait nous rendre palpable la joie qu'il avait eue à courir libre dans la campagne. Ses grands-parents

habitaient à quelques kilomètres de Cluis et les ruines du castrum avaient été un de ses terrains de jeux préférés dans les années 1930 : Donc Cluis, je connaissais. Enfin, pas vraiment. Lors de notre

visite annuelle à la famille, nous passions au pied du château, celui de Cluis-dessous. Et bien plus tard, m'étant installée à la retraite dans le sud Berry, j'étais venue en spectatrice voir un ami jouer une adaptation des Misérables dans ces ruines, écrin idéal pour un théâtre d'été.

Cluis était donc chargé affectivement, mais je n'en avais au fond qu'une image tronquée et c'est la raison pour laquelle je me suis inscrite avec empressement à la visite proposée par les Amis des Musées. Le temps du jeudi 8 juin était superbe, et dès que nous eûmes passé l'entrée imposante du châtelet, nous recherchâmes les zones d'ombre que les murs encore debout nous octroyaient, pour écouter notre guide, Vincent Portier, professeur d'histoire au collège de La Châtre, passionné par l'architecture de la forteresse de Cluis. Il travaille régulièrement avec des archéologues pour essayer de mieux comprendre l'histoire du château et le mettre en valeur avec l'association pour la sauvegarde des sites de Cluis dont la présidente est Marie -Thérèse Ampeau, cheville ouvrière pour l'organisation de cette demi-journée. Le site a été racheté par la mairie en 1980.



La forteresse de Cluis-dessous est grandiose car bâtie sur un promontoire rocheux dominant la vallée de la Bouzanne (on pense à Crozant et à Saint Benoît du Sault) qui lui assure une situation défensive : au 11^{ème} siècle, date des premières constructions, protection contre le brigandage, plus tard on sait que Cluis se situe sur la ligne frontière des possessions françaises et anglaises qui ont occasionné maintes escarmouches.

La basse-cour est très vaste et augure du nombre de personnes y travaillant ou venant y chercher refuge. Les vestiges sont nombreux : donjon du 12^{ème}, chapelle castrale, logis du seigneur dont les trois niveaux sont encore bien vi-

sibles et surtout les courtines, murs d'enceinte qui entourent le promontoire, flanqués de demi-tours çà et là, typiques de l'architecture militaire des Plantagenêts. La tour de l'éperon que nous allâmes voir d'en bas montre un appareillage décoratif de pierres roses et blanches en bandeau tranchant sur le schiste bleu et qui dénote un souci du détail et de l'apparence : forteresse militaire, sans doute mais aussi château de prestige.



Il nous fallait monter maintenant à Cluis-dessus pour faire la découverte moins monumentale mais tout aussi intéressante du manoir qui est aujourd'hui le siège de la mairie.

En effet, les deux parties de la commune actuelle avaient chacune leur seigneurie. L'édifice, bâti sur des bases plus anciennes, possède encore une tour escalier du 15^{ème} siècle qui flanque le bâtiment ; il a été considérablement remanié au 17^{ème} siècle avec de nombreuses ouvertures. C'est en s'aventurant à l'intérieur que l'on découvre avec stupeur et ravissement une salle dans le plus pur style Louis XIII :



boiseries peintes et tapisseries d'Aubusson. Les conseillers municipaux ont bien de la chance de pouvoir siéger en pareil endroit ! La fraîcheur des tons des peintures et tapisseries est intacte. Les poutres en chêne du plafond donnent un ton majestueux et un peu sévère à la salle toute lambrissée. On sort par ce qui sera le jardin après les interventions des spécialistes. Gilles Clément a réalisé une esquisse de ce qu'il était possible de faire et nous sommes déjà prêts à revenir voir le résultat dans quelques temps.

Une ancienne école privée est devenue juste à côté une bibliothèque : là encore, des surprises : d'abord des décors, costumes et accessoires, reliques grandioses et originales des spectacles théâtraux des années 60 et particulièrement ceux réalisés pour **Ivanhoé**. Il faut ici donner toute sa place à l'action de Michel Philippe, militant de l'Education populaire et chargé de mission au ministère de la jeunesse et des sports, à la tête de l'association nationale du **Livre Vivant**. On comprend que l'espace important de la forteresse l'ait inspiré

pour faire évoluer quelques 300 participants, professionnels et amateurs réunis. « Les Misérables » en 1962, « Ivanhoé » en 1966 ont marqué les esprits. Patrick Bléron et le manteau d'Arlequin, sa compagnie tentent d'entretenir la magie du théâtre et l'élan populaire à l'origine du projet après un arrêt d'une quinzaine d'années.

Ce n'était pas tout : dans une pièce annexe, fermée, un autre trésor : deux sarcophages carolingiens en parfait état de conservation. Découverts lors de fouilles non loin de l'église dans un milieu humide qui les a sauvagés, ils ont été restaurés à Grenoble où un laboratoire spécialisé les a stabilisés pour éviter leur dégradation.

Ainsi Cluis, petite bourgade d'un millier d'âmes est en mesure du 8^{ème} au 20^{ème} siècle de nous proposer des éléments d'un grand intérêt. Une seule ombre au tableau : ces richesses ont besoin d'être mieux connues, d'autant que les halles et l'église (12-13^{ème}) visitée trop vite hélas, sont aussi des éléments pouvant être mieux mis en valeur dans le cadre d'un parcours culturel et touristique.



Un verre de l'amitié a clôturé cette demi-journée fertile en rebondissements historiques : il me semble que les petites meringues ont été bien appréciées.



Journée à Orléans du 19 octobre 2017 Annette Surrault

Chacun sait que la ville d'Orléans doit une partie de sa réputation à Jeanne d'Arc et nous n'avons pas été déçus. La sortie des Amis des musées du jeudi 19 octobre nous a montré à quel point le souvenir de cette héroïne nationale est partout évoqué dans la ville y compris dans les endroits les plus inattendus. Jeanne d'Arc n'a cependant pas occupé tout notre temps puisque notre sortie était aussi motivée par l'exposition exceptionnelle des pastels de l'artiste Perronneau au musée des Beaux Arts. La matinée débuta par la visite de l'imposante cathédrale Sainte Croix.

L'édifice que nous voyons aujourd'hui n'est pas celui qu'a connu Jeanne d'Arc. Du premier dans lequel elle est venue le 8 mai 1429 pour participer à la procession de reconnaissance pour la délivrance de la ville, il n'en reste que le chœur. La construction romane des XI^e et XII^e siècles a été l'objet de nombreuses réfections dues aux aléas de l'histoire : effondrement de la voûte en 1278, incendie, destruction des protestants en 1568. Le gros de l'œuvre a été restauré à partir du XVI^e siècle en néo-gothique pour respecter l'harmonie architecturale selon la volonté politique d'Henri IV.

Devant la chapelle d'époque, consacrée à Jeanne d'Arc, notre guide nous fit remarquer la statue de marbre blanc de Mgr Touchet, l'artisan de la canonisation de Jeanne en 1920. Les vitraux des bas-côtés de la nef suscitèrent notre admiration. Réalisés par l'atelier verrier



Galland et Gibelin vers 1879, ils racontent l'histoire de l'épopée de notre héroïne.

Sur le parvis, deux statues du sculpteur Paul Belmondo célèbrent encore la Pucelle tandis qu'une autre réalisation, en acier celle-là, de l'artiste et architecte Claude Parant, sans rapport avec Jeanne, invite au repos sur deux assises de métal.

La visite se poursuit à l'hôtel Grosloot, hôtel particulier d'un riche bourgeois protestant du XVI^e devenu hôtel de ville en 1790 où le souvenir de la Pucelle est très présent. Parmi les évocations nombreuses, signalons un bronze représentant Jeanne à la bataille de Patay. Situation rare pour l'époque et encore plus surprenante par la qualité de la personne,



elle fut réalisée par une jeune femme, Marie d'Orléans, fille de Louis Philippe qui produisit encore en 1841 un autre bronze, situé dans la cour de l'hôtel : Jeanne tenant son épée. Les impacts de balles, stigmates de la guerre, témoignent de la violence des bombardements qui ont eu lieu durant la Seconde Guerre mondiale dans ce quartier. A signaler aussi une peinture inhabituelle de Jeanne d'Arc, plus fantaisiste et féminine, c'est le « Portrait de Jeanne d'Arc » dit « Portrait de l'Hôtel de ville » de Germain Vaillant de Guéris de 1581.



Après l'hôtel Grosloot nous avons pris la rue d'Escure remarquable par ses nombreux hôtels particuliers qui nous mène à la place du Martroi. Postérieure à la présence de Jeanne, cette place se trouvait en dehors des murs médiévaux. En 1804, une première statue y est érigée, remplacée en 1855 par Jeanne à cheval qui est celle que nous voyons aujourd'hui. Puis, non pas « le fil d'Ariane » mais celui « de Jeanne » nous amena devant la maison où, venant par la porte de Bourgogne, elle fut accueillie par le trésorier du duc d'Orléans, Jacques Bouchet. Cette maison détruite pendant la Seconde Guerre mondiale, fut reconstruite en 1965. Elle détient l'une des plus importantes bibliothèques relative à l'histoire de Jeanne d'Arc.

Nous longeâmes ensuite un édifice qui, dans son quartier, fut le seul à rester debout sous les bombardements ennemis de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit de la chapelle Notre-Dame des Miracles de l'église Saint-Paul. A l'intérieur, une très belle statue en pierre noircie de la vierge a remplacé à l'identique celle en bois détruite par les Huguenots au XVIème. Sur le parcours quel ne fut pas notre étonnement de constater que les passages cloutés de bronze ou de laiton guidaient nos pas. Sous les arcades de la rue Royale ce sont des plaques de même nature qui nous rappellent les noms successifs de la ville : Cenabum, Aurelianis, Orléans. Jeanne y est stylisée, bannière au vent, la gracieuse courbe de cette dernière symbolisant le trajet de la Loire.

Midi approchant, direction le pont des Tourelles où le souvenir de la Pucelle est encore inscrit dans le paysage. Ce pont qui a joué un si grand rôle dans l'arrivée de Jeanne à Orléans, n'existe plus. Cependant si l'on scrute le fleuve en amont du pont Royal on peut apercevoir des masses de pierres soulignées par un léger bouillonnement de l'eau. Ce sont les vestiges des piles du pont. En face, seul le nom de Châtelet, conservé par le magasin des Galeries Lafayette, rappelle la présence de cette tour fortifiée qui avait pour mission de protéger les abords et, à l'occasion, servir de geôle.

L'après-midi fut consacrée à la visite du musée des Beaux-arts et c'est toujours en deux groupes, que nous abordons les salles de l'exposition des œuvres du peintre Perronneau.

Pour notre groupe, une petite mise au point de Jean-Pierre Surrault nous est faite sur les liens berrichons qui existent entre Perronneau, les familles Desfriches, Cadet de Limay, Boëry et celle du général Bertrand.

Parmi les portraits il faut distinguer ceux de la famille Desfriches. Celui acquis récemment par le musée d'Orléans est le très beau portrait du père, Aignan-Thomas Desfriches en robe de



chambre d'indienne bleue à ramages blancs et son foulard de couleur assortie. Il est réputé pour être parmi les mieux réussis de Perronneau. Un descendant, Robert-Aignan Cadet de Limay, par son mariage avec une jeune fille Boëry noua des liens dans le Berry. Il devint le beau-frère de Louis Bertrand Boislarge qui

épousa sa sœur. Robert-Aignan eût dans sa descendance un Paul Ratouis de Limay connu comme l'un des fondateurs du musée de Châteauroux. Jean-Baptiste Perronneau nous fait rentrer dans l'intimité de la famille avec le



portrait de Mme Desfriches avec, en arrière-plan, le page Paul ainsi dénommé par la famille ou encore « le fidèle serviteur à face brûlée » selon



l'expression de l'ami Ryhiner. S'en dégage une certaine familiarité et connivence tandis que, plus loin, le visage fatigué de Madame Desfriches mère annonce sa mort prochaine, enfin celui de la demoiselle Desfriches, épouse Cadet de Limay.

Pour terminer la visite nous nous sommes rendus à l'étage supérieur pour compléter notre visite par les œuvres du XVème au XVIIIème siècle.

Terminons sur l'anecdote suivante qui marque à quel point la destinée de Jeanne occupe tous les esprits. Nous nous sommes arrêtés un instant devant un panneau orphelin d'un diptyque sorti d'un atelier rhénan du XVIème siècle. Connaissant l'intérêt d'Orléans pour Jeanne d'Arc, ce tableau fut donné à la ville d'Orléans au XIXème siècle. Le cavalier représenté dans le volet unique fut, jusque-là, toujours interprété comme étant une belle représentation de Jeanne d'Arc en armure. Or récemment une étude fine et plus poussée permit de rapprocher ce panneau de son complément, la partie droite du diptyque qui représente une princesse qu'un dragon s'apprête à dévorer. Le cavalier fut alors identifié comme étant saint Georges soutenu par Dieu qui terrasse le dragon et sauve l'innocente princesse. Dommage pour la belle légende avec Jeanne à qui, par dévotion, on fait dire beaucoup de choses ! On croyait tout savoir sur Jeanne d'Arc et pourtant la journée fut particulièrement riche d'enseignements !

Quant à l'exposition des œuvres du pastelliste Perronneau voilà encore une belle spécialité artistique à mettre à l'actif de la ville d'Orléans qui possède la deuxième collection de pastels en France après celle du Louvre. Elle peut s'enorgueillir de posséder le chef-d'œuvre de l'artiste en la personne de Aignan-Thomas Desfriches.

ACQUISITION D'UNE ŒUVRE D'ERNEST NIVET : LE *LIEUR*.

Lucien LACOUR

Le *Lieur* d'Ernest Nivet, que *Les Amis des Musées* ont acquis le 3 mars 2017, est une œuvre dont nous ne connaissons que deux exemplaires dans ce format – en « demi-nature » selon l'expression consacrée. Il vient compléter les collections du musée Bertrand qui possédait déjà dans ses réserves une version de grande taille, malheureusement mutilée. Ajoutons que notre petit *Lieur* est représenté dans le portrait du sculpteur peint par son élève Élisabeth Clugnet (1882-1907), et exposé au Salon des Artistes Français en 1906, lui aussi propriété du musée.

Cette statuette isolée s'offre sous différents angles à l'observation du spectateur, révélant ainsi toute la recherche plastique qui a présidé à sa réalisation. La représentation de cet homme qui lie une gerbe sur son genou a acquis, pourrait-on dire, une forme d'autonomie. On en oublie que ce *Lieur* était à l'origine un élément d'un ensemble qui se voulait monumental. Il faut ici rappeler la genèse de cette œuvre et évoquer au préalable ce qu'avait été jusque-là la carrière du sculpteur.

Ayant regagné Châteauroux à la mi-mai 1895, Ernest Nivet avait connu dans un premier temps des années difficiles tant sur le plan matériel que sur le plan moral. Chez tous ceux qui avaient d'abord appuyé ses efforts ou manifesté de l'intérêt pour un débutant au talent prometteur, la décision de quitter l'atelier de Rodin avait suscité l'incompréhension et ne plaçait guère en faveur d'éventuelles commandes. Sans plus tarder, il s'était remis courageusement au travail : c'est la mise en chantier du monument aux morts de Buzançais en 1899 qui lui procura enfin quelques ressources et de la notoriété. Mais pour qui voulait vivre de ses créations la reconnaissance artistique passait obligatoirement par une participation aux Salons parisiens. Ceux-ci étaient l'occasion de se faire remarquer des critiques et des amateurs et d'obtenir des commandes des collectivités ou de l'État. Les premiers envois de Nivet au Salon des Artistes Français sont des statues de petit format : la *Tricoteuse* en 1897, le *Bricolin* en 1899. Bientôt pourtant il voulut montrer qu'il n'était pas seulement capable de produire de petits sujets paysans mais aussi des œuvres de conception plus large avec une parfaite maîtrise des proportions. La décennie 1904-1914 vit donc les envois à Paris du *Faucheur* (1903), d'une *Fileuse* (1907), du *Berger debout* (dans sa version de 1909), des *Moissonneurs* (1911), du *Berger couché sur le dos* (1912), tous d'une taille dépassant 1 mètre 80.

Le *Lieur* est la partie gauche des *Moissonneurs* (n° 3666 du catalogue du Salon), décrits en ces termes par le jeune Georges Lubin en 1923 alors que le groupe n'avait pas été démembré : « Tandis qu'un paysan entasse les gerbes, un autre, de toute la force, en lie une avec le lien de paille cher à nos Berrichons. Sur les muscles bandés, la chemise et la culotte mouillées collent, un pied sort du sabot. On devine le coup de reins destiné à serrer la gerbe. » (Article du *Centre républicain*, du 26 juillet 1923). Il semble bien que cet ensemble est le fruit d'une lente élaboration sur plusieurs années, de 1906 à 1911. Un dessin au crayon, de petit format, offre une esquisse du groupe des *Moissonneurs* et du *Berger couché* réunis sur le même feuillet, donc avant 1906. D'autre part dans le portrait d'Ernest Nivet cité plus haut, Élisabeth Clugnet insère sur une sellette un *Lieur* en plâtre de petites dimensions au stade préparatoire du nu ; or ce tableau est, rappelons-le, daté de 1906.

Les *Moissonneurs* sont l'œuvre d'un sculpteur épris de vérité anatomique qui, sous les vêtements de toile grossière, fait apparaître le travail des muscles de deux corps saisis en plein effort dans des attitudes complémentaires. Par un étonnant privilège il parvient également à recréer autour d'eux un environnement de plein soleil et de grands champs ouverts. Plus encore, il entend manifester la vérité humaine de cette scène, dans le regard qu'il porte sur la peine de ces hommes de la campagne auxquels il restitue toute leur dignité. Nivet attendait sans doute beaucoup de ses *Moissonneurs* au Salon de 1911. Un document très rare le montre en train d'achever avec des aides la patine du plâtre à la gomme-laque à la veille de l'envoi. On devine le luxe de précautions que réclama l'acheminement de ce groupe dans des caisses par voie ferrée. Présentés en même temps que la *Paysanne cousant*, les *Moissonneurs* valurent au sculpteur une médaille d'argent. Espérait-il une commande publique ? Dans son discours d'inauguration de l'exposition rétrospective de 1972, Georges Lubin dit avoir rêvé que le groupe pût prendre place sur l'ancien Marché au blé (actuelle place de la République). On ne sait pourtant si c'était là une opinion personnelle ou le reflet de confidences de Nivet ? Toujours est-il que s'il y eut un projet de cet ordre, il n'eut pas de suite.

Dans les années 20 le groupe allait être démembré : le *Botteleur* ne devait plus quitter l'atelier, tandis que le *Lieur*, présenté dans des expositions en 1923 et 1925, était acheté par le musée en 1926 grâce au legs Patureau. En 1942 il était encore visible dans la salle VI, à côté d'autres grandes sculptures de Nivet (n° 79 du catalogue de 1942).

Quant à l'œuvre en petit format, elle a existé dès 1906, comme le prouve le tableau d'Élisabeth Clugnet ; nous savons d'ailleurs que les grands plâtres sont des agrandissements de telles maquettes. C'est seulement en 1936 (voir *Le Gargaillou* de mai-juin 1936) qu'on en retrouve la trace. Peut-être fut-il acheté à cette époque par un amateur et conservé dans une collection privée avant sa redécouverte dont nous pouvons bénéficier aujourd'hui grâce aux *Amis des Musées*.





Tableau réalisé par Bernard Naudin,

On reconnaît ici un portrait d'Hélier Cosson habillé en militaire.

Ce portrait, vient enrichir les collections du musée au moment où celui-ci rend hommage à l'œuvre du peintre castelroussin **Hélier Cosson**, grâce à l'exposition qui lui est consacrée au Musée Bertrand du 2 au 31 décembre 2017.

Ce portrait d'Hélier Cosson et celui de Monsieur Bourda par Odette Bourgain ont fait l'objet, par les ateliers de Tours, d'une restauration offerte par les amis des musées de Châteauroux.

Le vendredi 1er décembre 2017 à 18h, Musée Bertrand (2 rue Descente des Cordeliers), Gil Avérous, Maire de Châteauroux, Président de Châteauroux Métropole ; Jean-François Mémin, Maire-adjoint délégué à la Sécurité, à la Culture et au Patrimoine ; et le conseil municipal, ont le plaisir de vous convier à l'inauguration de l'exposition

Héliel Cosson

à l'occasion de la présentation du catalogue consacré au peintre, publié par l'association des Amis d'Héliel Cosson, en présence de Marc Wallerand, Président, et de Anne-Marie Delloye-Thoumyre, responsables de l'association et auteurs de l'ouvrage,



EXPOSITION DU 2 AU 31 DÉCEMBRE 2017

réalisée avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication, de la Région Centre-Val de Loire, du Conseil départemental de l'Indre, des Amis des Musées de Châteauroux et de Thélem assurances.

